

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'épopée des Métis

Tchipayuk ou le Chemin du Loup de Ronald Lavallée, Paris, Albin Michel, 1987, 504 p.

Yvan G. Lepage

Number 53, Spring 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38959ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lepage, Y. G. (1989). Review of [L'épopée des Métis / *Tchipayuk ou le Chemin du Loup* de Ronald Lavallée, Paris, Albin Michel, 1987, 504 p.] *Lettres québécoises*, (53), 14–16.

L'épopée des Métis

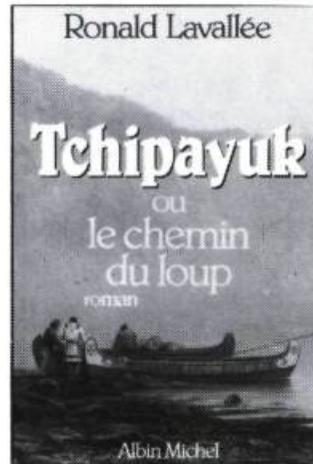
Tchipayuk ou le Chemin du Loup de Ronald Lavallée, Paris, Albin Michel, 1987, 504 p.

Une œuvre se détache très nettement de la production littéraire francophone hors Québec de l'année 1987, un gros roman d'aventures au titre étrange et mystérieux : *Tchipayuk ou le Chemin du Loup*, et son auteur, Ronald Lavallée, a dû être ravi d'apprendre il y a quelques mois qu'il avait obtenu le Prix Champlain, attribué par le Conseil de la vie française en Amérique. D'autant plus ravi qu'il s'agit de sa première œuvre et qu'elle était jusqu'alors passée à peu près inaperçue. On ne s'en étonnera pas outre mesure : Ronald Lavallée est Manitobain et *Tchipayuk* a été publié à Paris, chez Albin Michel. Et cependant, de par l'originalité de son sujet, la netteté de l'écriture et la rigueur de sa composition, *Tchipayuk* est un quasi chef-d'œuvre. Ronald Lavallée y révèle des qualités de metteur en scène absolument remarquables, un sens inné de la forme dramatique et une stupéfiante maîtrise de ce type de techniques dont on ne sait si elles sont plus cinématographiques que romanesques, et qui font les best-sellers.

* * *

Que raconte ce roman touffu de cinq cents pages?

Commençons notre lecture à la page 442. Nous sommes le Jeudi saint 2 avril 1885, à la gare du Canadien Pacifique, à Montréal. Askik Mercredi, Métis de 23 ans, s'apprête à retourner au Nord-Ouest, après avoir passé quinze ans au Québec. Son ancien instituteur, devenu rédacteur en chef de *L'Époque*, l'a engagé pour servir de guide au correspondant de guerre Arthur Lemercier. Le Canada vient en effet d'apprendre que, le 26 mars, la gendarmerie royale a été défaite par les Métis et les Indiens, au lac aux Canards, près de Batoche, et que Louis Riel a repris la tête des insurgés. Askik et Lemercier font le long et difficile voyage par le train. Un mois plus tard, le 2 mai, ils assistent à la défaite du lieutenant-colonel Otter, à l'Anse-au-



Couteau, près de Battleford (Saskatchewan). Métis et Indiens sont finalement battus à Batoche (9-12 mai) et la rébellion est brisée.

Entre-temps, Askik aura profité d'une escale à Winnipeg pour revoir les lieux de son enfance. La colonie de la Rivière Rouge, regroupée autour du vieux fort Garry, a cédé la place à la ville de Winnipeg. À l'est de la rivière Rouge, à Saint-Boniface, l'ancienne colonie métisse a été remplacée par une colonie québécoise. Au delà de la Seine, Askik redécouvre sa maison natale, une pauvre cabane au toit crevé s'enfonçant dans la prairie, de même que l'ancienne maison tout aussi modeste de Mona, une amie d'enfance depuis longtemps perdue de vue.

Que s'est-il passé? Comment expliquer cette espèce de cataclysme?

Si, en 1885, les Métis s'insurgent contre les Blancs, en Saskatchewan, c'est que les Anglais leur ont encore une fois pris leurs terres, comme ils l'avaient fait quinze ans plus tôt, à Rivière Rouge. La rébellion de 1870 avait mené à la création du Manitoba, mais aussi à la dispersion des Métis, condamnés à pousser au nord-ouest. Louis Riel, Métis et catholique, avait en effet commis l'erreur fatale de faire fusiller un «vaurien blanc et protestant», Thomas Scott. Cela se passait le 4 mars 1870 (et non pas en 1869, comme l'écrit erronément Ronald Lavallée à la p. 425, perturbant ainsi la chronologie interne du roman).

Quand commence le récit, Askik a six ans. Son père, Jérôme Mercredi, courtier métis de la Compagnie de la baie d'Hudson, parcourt l'arrière-pays. Sa mère, descendante d'Indiens Cris, vit pauvrement dans la plaine, hors de Saint-Boniface, avec ses deux enfants, Askik et Mikiki, le cadet. De même qu'Askik est issu du croisement de deux races, ainsi sera-t-il constamment déchiré par des aspirations contradictoires, tantôt ambitionnant une carrière éblouissante dans le monde étriqué des Blancs, tantôt repris par l'irrésistible appel des grands espaces solitaires.

Tout le roman repose sur cette forte opposition, propice aux grandes compositions dramatiques.

Écœuré par l'attitude hautaine et méprisante des Anglais, Jérôme Mercredi abandonne brusquement sa vie de voyageur pour embrasser la carrière de chasseur de bisons, si caractéristique des peuples indiens et métis de l'Ouest. Pendant cinq mois, la famille Mercredi parcourra les vastes étendues de l'actuel État du Dakota du Nord. Mais Jérôme, aussi «piètre cavalier» que médiocre chasseur, rentrera bredouille. Toujours impécunieux, il confie sa femme et son fils cadet à un cousin et rentre à Saint-Boniface avec Askik. Là, son frère Raoul, prospère homme d'affaires, l'envoie faire la traite des fourrures dans le Nord. L'économiste de l'évêché ayant refusé de prendre Askik en pension, Jérôme est obligé de partir avec son fils.

Outre ces événements, qui ensemble forment la matière de la première partie, l'auteur parsème son récit de renseignements et de détails, comme autant de pierres d'attente posées ici et là et que le lecteur attentif aura soin de noter. De même apparaissent divers personnages, apparemment épisodiques, mais qui joueront un rôle dans la vie du héros : l'instituteur Étienne Prosy, qui lui ouvre les yeux sur le monde des Blancs, le voyageur Urbain Lafortune et, surtout, la courageuse petite Mona aux rêves prémonitoires.

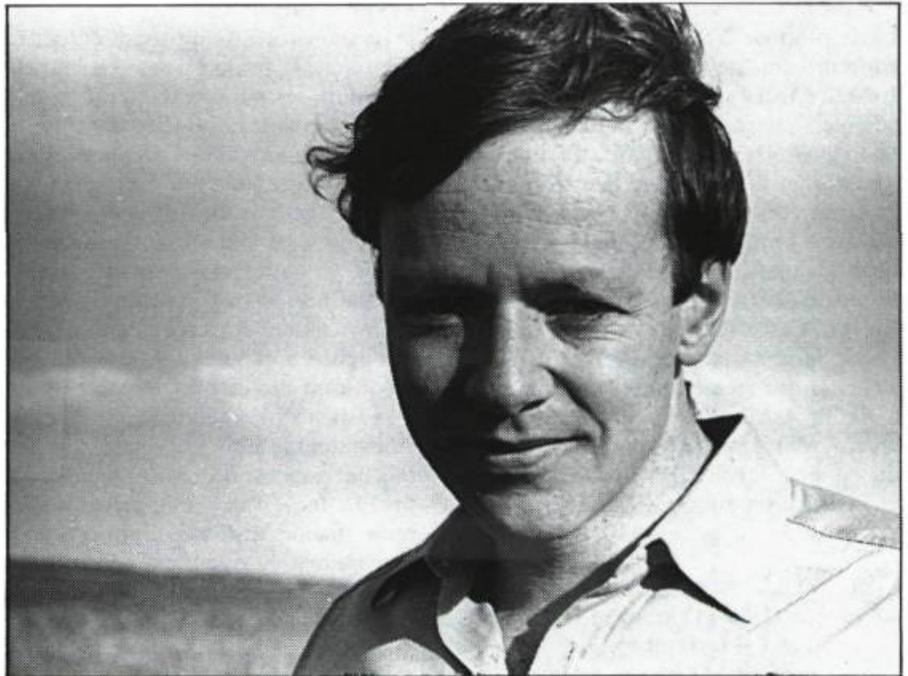
Mais passons à la deuxième partie du roman. Une fois sur les bords de la rivière Manigotagan, Jérôme confie Askik aux Ojibwés, puis il fonce vers le Nord. Alors s'ouvrent les admirables pages au cours desquelles le jeune Métis fait l'apprentissage de la vie «sauvage», en même temps que Pennisk, une vieille Ojibwée, lui enseigne les mythes et les légendes de sa tribu. Le long séjour qu'Askik effectuera dans la loge de Pennisk, substitut symbolique de la mère, constituera une forme d'initiation et lui permettra, après un jeûne de quatre jours, de rencontrer son esprit protecteur, en l'occurrence l'abbé Charles Teillet, celui-là même qu'Askik était allé quérir au début du roman, et qui passait par hasard par là.

Le bon prêtre ramène Askik à Saint-Boniface. Urbain Lafortune, fatigué du Nord-Ouest, a décidé de se construire un canot et de repartir pour Montréal par la vieille route des voyageurs, qu'il avait empruntée en sens inverse quarante ans plus tôt. Pour l'oncle d'Askik, voilà une aubaine! Il convoque Lafortune et lui propose de prendre son neveu Askik à bord. L'abbé Teillet a obtenu qu'une riche famille de Montréal lui paie des études chez les sulpiciens. (Louis Riel avait profité de la même générosité en son temps).

* * *

Treize années se sont écoulées quand s'ouvre la troisième partie. Askik a 21 ou 22 ans. Aux yeux de son bienfaiteur, Eugène Sancy de Vieilletterre, le jeune Métis, devenu avocat, n'a plus d'accent et ne diffère en rien d'un «Canadien». Mais il est bien le seul à ne pas voir le «fond sauvage, imprévisible» (p. 265) d'Askik et à feindre de croire qu'il n'est qu'un «frère» pour sa fille, la délicieuse Élisabeth, éprise de mondanités. Le malentendu subsistera jusqu'au jour où Askik osera prétendre à la main de la jeune fille. Madame Sancy le remettra alors brutalement à sa place.

Après cette désillusion, Askik se retire à Vieilletterre. Eugène Sancy l'a nommé intendant avant de partir avec sa famille à Ottawa, où il occupe un siège au gouvernement. À Vieilletterre, contre l'avis du vieux et sage contremaître Auguste Paradis, Askik entreprend toute une série de réformes propres à bousculer les habitudes paysannes et à irriter les engagés. Il finit par se mettre le curé et la moitié du comté à dos. Exaspéré (et craignant pour sa réélection!), Eugène Sancy finit par le congédier. Cette fois, l'échec est total, et évanouit le secret es-



Ronald Lavallée

poir de se tailler une place dans la société des Blancs.

Pourquoi alors ne pas retourner dans le Nord-Ouest et assumer enfin ses origines?

Étienne Prosy lui en fournira l'occasion, dans la quatrième et dernière partie du roman.

À Batoche, après la défaite, Askik retrouve avec émotion son jeune frère Mikiki et apprend du même coup des nouvelles de ses parents, qu'il avait depuis longtemps crus morts. Une fois les chefs de la rébellion arrêtés, les autres Métis s'enfuient vers le nord-ouest, comme d'éternels proscrits. D'instinct, Askik se joint aux fugitifs et retrouve Mona, veuve, en route, avec ses deux jeunes enfants, pour Saint-Paul, en Alberta, où elle espère refaire sa vie.

Une lettre du journaliste Lemercier nous apprend, à la toute dernière page du roman, qu'Askik a enfin cédé à la tentation de suivre Mona, scellant ainsi son destin de Métis.

(À Régina, le procès de Riel vient de s'ouvrir).

* * *

La composition de *Tchipayuk* est fort nette. Comme on vient de le voir, le roman comporte quatre parties, qui s'ordonnent autour des deux rébellions mé-

tisses de 1870 et de 1885, elles-mêmes unies par la haute figure de Louis Riel. La tragique histoire du peuple métis sert ainsi de toile de fond, mais Ronald Lavallée lui confère une dimension telle qu'elle prend des proportions de mythe fondateur : un souffle épique l'anime. L'espace, fortement dilaté, nous permet aussi de découvrir, en particulier tout au long des 2 000 km qui séparent la rivière Rouge de Montréal, un Canada inconnu, empreint d'une sauvage beauté.

Ainsi donc, le roman se présente comme un diptyque dont chacun des deux volets serait constitué de deux panneaux articulés : première et deuxième parties : 1870; troisième et quatrième parties : 1885. Mais ces repères chronologiques demandent à être précisés.

Tchipayuk n'est pas un guide touristique : la géographie n'y est donc pas toujours d'une très grande précision, l'auteur maintenant juste assez de flou pour ne pas tuer la poésie, mais le lecteur attentif parvient sans trop de difficulté à suivre Askik dans ses nombreuses pérégrinations. De même, on arrive tant bien que mal à s'y retrouver dans la chronologie, grâce aux quelques repères que l'auteur veut bien nous donner. Encore lui arrive-t-il de se tromper, comme on l'a vu, semant ainsi la confusion. La trame romanesque n'en souffre pas vraiment, mais à tant faire que de tisser, il vaut mieux ourdir avec soin.

C'est le 4 mars 1870 que Raoul Mercredi propose à Urbain Lafortune de conduire son neveu Askik à Montréal (p. 212 s.). Ils atteignent Lachine vraisemblablement en août 1870, alors que la Prusse vient d'envahir la France (p. 246), et il est précisé que le voyage en canot a duré deux mois (p. 250). Mais on laisse plusieurs fois entendre, à partir de la page 261, que c'est en 1869 que le jeune Métis aurait quitté Rivière Rouge. Cette fâcheuse inadverance fausse la chronologie interne des troisième et quatrième parties et contribue à vieillir Askik d'un an ou deux, selon les cas. Mais résumons tout cela à l'aide du tableau suivant, en nous rappelant qu'Askik a six ans au début du roman :

- A) 1° *La plaine* (13 chap.) : novembre 1868 — novembre 1869
 2° *La forêt* (12 chap.) : novembre 1869 — août 1870
 [Ellipse de 13 ans (résumé p. 261)]
- B) 3° *Vieilleterre* (16 chap.) : décembre 1883 — septembre 1884
 [Ellipse de 6 mois (résumé p. 416 s.)]
- 4° *La plaine* (11 chap.) : mars — juillet 1885

Les deux premières parties représentent le premier volet du diptyque et les deux dernières, le second volet. Par leur titre commun, les panneaux 1 et 4 se rejoignent, fermant la boucle. Chacune des parties comportent des chapitres plus ou moins longs, eux-mêmes formés de courtes sections constituant autant de séquences, tantôt harmonieusement enchaînées, tantôt violemment opposées, comme une brutale rupture de rythme. Cette tension de forces contrastées et compensées repose sur une exigence d'équilibre et s'inspire des lois d'assemblage, de montage et de fonctionnement cinématographiques, avec le style à la fois nerveux et efficace qui leur est propre. La focalisation elle-même s'apparente (mais faut-il s'en étonner?) à l'art du cinéma. Le récit est généralement conduit en focalisation externe, mais le narrateur n'en fait pas moins de fréquentes incursions dans la conscience de ses personnages, comme autant de gros plans. Il ne rate pas non plus une occasion de manifester son ironie, se confondant ainsi au moins partiellement avec son héros, qui fait preuve, à la fin du récit, «d'un humour bien particulier : assez sec, un peu moqueur, très métis» (p. 503).

Il faudrait encore parler des personnages secondaires, tous bien campés :

Paradis, Céline, le pathétique anglophile Grandet, de Meauville, l'idéaliste Robert Simpson, etc. Il conviendrait également de relever les effets comiques, ces trouvailles qui réveillent le lecteur parce qu'elles modifient brusquement le rythme du récit. Il faudrait enfin parler longuement d'Askik, aussi bien de l'enfant que de l'adulte, personnage taciturne mais facilement exalté, éternellement insatisfait, plutôt complexe, mais sympathique et attachant malgré tout. Mais l'espace manque et on ne saurait de toute façon prétendre épuiser la richesse de l'œuvre en si peu de pages.

Je terminerai toutefois en précisant que *Tchipayuk* possède tous les ingrédients qui font les best-sellers, et que Denis Saint-Jacques et son équipe de Laval ont identifiés. L'œuvre se développe comme une ample saga, dans un univers historiquement et géographiquement soigneusement décrit. L'amour y est subordonné au thème de la survie et la résolution du conflit n'intervient, comme dans *Shogun*, qu'à la dernière page du récit, dans une espèce de post-face. Bonne lecture! □

Yvan G. Lepage

VIENT DE PARAÎTRE chez TRIPTYQUE

■ VERS L'AMÉRIQUE de Tiziana Beccarelli-Saad

Un roman de l'exil, de l'Italie à l'Amérique. Puis le retour inverse de la jeune femme, toute une vie à s'affranchir des valeurs d'emprunt. Par l'auteure de *Les Passantes*.

11,95\$

■ J. DESRAPES de Daniel Guénette

Les échecs comme jeu et comme enjeu. Une scène aurait pu montrer le héros en train de lire *The Rape*, car tout tourne ici autour d'un rêve où le «désir» atteint une rare violence. Un premier roman d'un poète bien connu.

12,95\$

■ LE REPOS PIÉGÉ de Michel Gosselin

La suite romanesque de *La fin des jeux* qu'on a pu voir à la télévision. Simon a maintenant 14 ans. Réfugié dans un mutisme têtu, il cherche désespérément à élucider le suicide de son père. Tout un programme!

13,95\$

■ LA BANLIEUE DU VIDE de Charlotte Lemieux

Une réflexion serrée et teintée d'humour sur l'acharnement des discours à circonscrire le vide, à susciter des limites sécurisantes, une croyance. Le tout est suivi de quelques courts récits.

11,95\$

■ J'AI DES PETITES NOUVELLES POUR TOI de Nathalie Parent

Traverser les êtres et les choses, voir fondre un banc, voyager dans le temps en lisant entre les lignes, enfin, l'expérience d'être ballotté entre rêverie et réalité, pour le trouble et l'enchantement.

11,95\$

■ BARBE-ROUGE AU BASSIN d'Aurélien Quintin

Le Bassin est le nom donné à une petite route rurale, chemin des va-et-vient de toute une culture vivante racontée en 7 récits exceptionnels et dans une langue déliée. Notre best-seller de l'automne.

17,95\$

■ LE NO 38 DE LA REVUE MOEBIUS

Ce numéro porte sur la «folie». Des textes de François Peraldi, Danielle Fournier, André Gervais, Nicole Houde, Carole Massé, Judith Messier, etc. Un numéro préparé par Dominique Garand.

6,00\$



Triptyque

Pour tout renseignement:
524-5900

Bravo au MAC pour l'aide à la relève.